L'EUROPÉEN

Économique Littéraire

HEBDOMADAIRE

7e ANNÉE — No 311 PARIS, LE VENDREDI 6 DÉCEMBRE 1935 PRIX : 0.75

SOMMAIRE

Revue de la Presse ..... Couverture II
Nouvelles de la semaine 2
Notre point de vue :
Lettre ouverte à l'Angleterre, par M. Etienne Fougère 3
La semaine internationale 3
La France et la Petite Entente, par G. Demorgny 3
Angleterre. Réorganisation et soucis industriels 4
Le roi Pierre II de Yougoslavie, par Huguette Savadjian 4
La formation des prix de détail 4
M. Roosevelt défend M. Roosevelt 5
A quoi s'intéresse la Yougoslavie économique, par le prof. Wlad. Rosemberg .. 5
L'Empire colonial français :
Les rapports présentés à la conférence économique impériale 6
Les richesses minières de l'Empire colonial français : l'Etain, par E. Roche — 6
Les grands barrages d'Algérie 7
La France peut-elle exploiter rationnellement ses mines d'or ? par Pierre Fontaine 7
Font-Bachat, roman inédit, par J. C. Roman d'Annat 8
Le Monde et l'Europe 9
Les expositions, par Pierre Mornand 10
Le décor des Singeries, par Jacques Wilhelm 10
Au feu des enchères, par M. T. Berny .. 10
Chez les amis des chats, par Marise Carette 10
Savoir plaire, par Nicole Clary 10
Chronique littéraire, par André Delacour. 11
Une soirée d'escrime, par M. Andral 11
Images : Pompéï, par Paul Legrand 11
La musique, par Pierre Blois 12
Le cinéma, par Robert Schmoll 12
Le théâtre, par Jean Delage 12

INDEX

Angleterre (Lettre ouverte à l') 3
Angleterre. Réorganisation et soucis industriels 4
Chats (Chez les amis des) 10
Chronique littéraire 11
Cinéma (Le) 12
Enchères (Au feu des) 10
Escrime (Une soirée d') 11
Expositions (Les) 10
Font-Bachat (Roman) 8
France et Petite Entente 3
France. Empire colonial français. Les rapports présentés à la Conférence économique impériale 6
Les richesses minières de l'empire colonial français : l'Etain .....— 6
Les grands barrages d'Algérie 7
Mines d'or. (La France peut-elle exploiter rationellement ses) 7
Monde et l'Europe 9
Musique (La) 12
Petite Entente (La France et la) 3
Presse (Revue de la) ..... Couverture II
Roosevelt défend M. Roosevelt 5
Savoir-Plaire 10
Singeries (Le décor des) 10
Semaine (Nouvelles de la) 2
Théâtre (Le) 12
Yougoslavie (Le roi Pierre II de) 4
Yougoslavie économique (A quoi s'intéresse la) 5

SOCIÉTÉ FRANCO-NÉERLANDAISE de Crédit à long terme et de

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

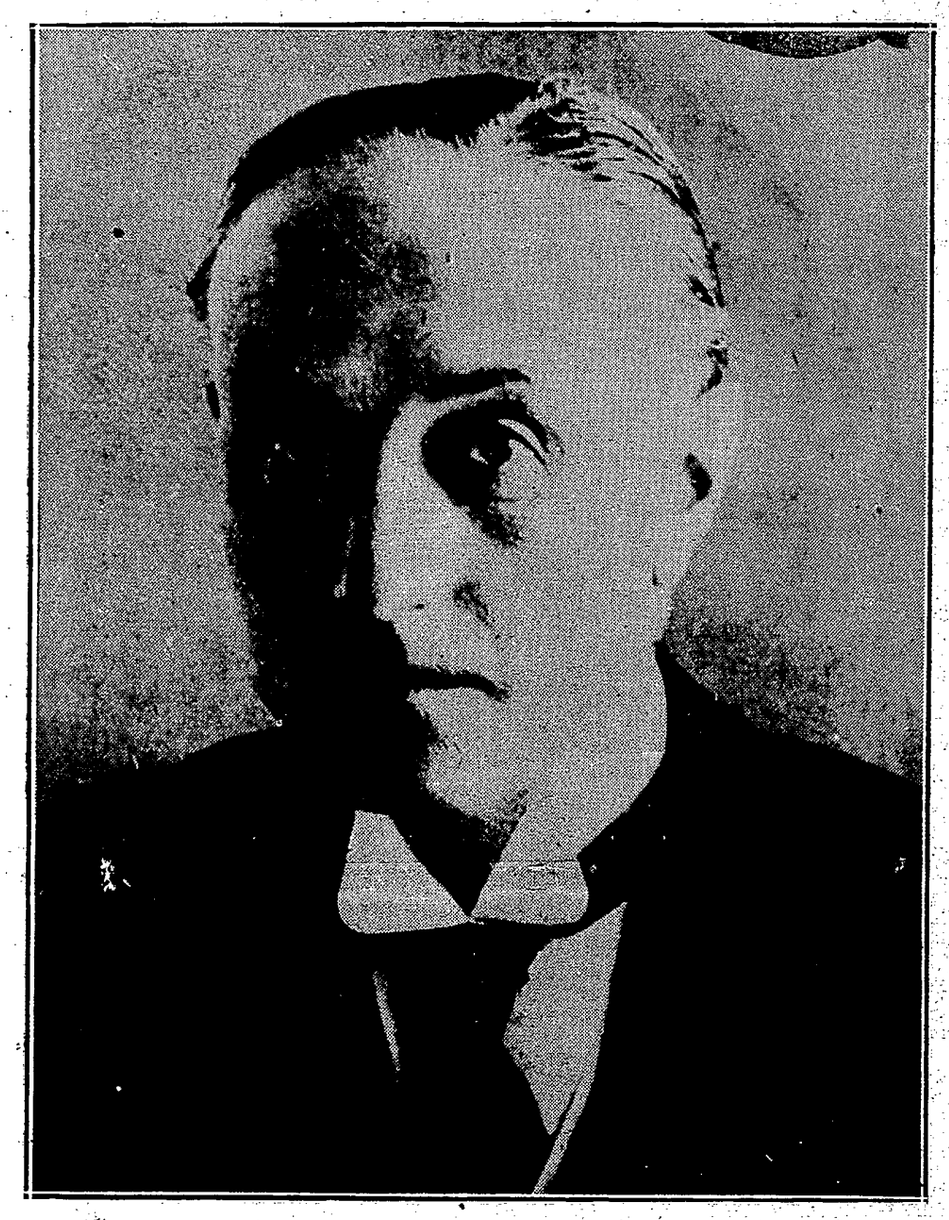
Société Anonyme au Capital de 1.750.000 francs
39, Faub. Poissonnière, PARIS IXe
Téléphone : Provence 35-96 - 79-96

Pour l'amortissement en quinze ans de tous prêts hypothécaires à court terme et la réalisation, dans les mêmes conditions, de prêts nouveaux.

Garanties acceptées dans toute la France.
ÉTUDE GRATUITE DES DOSSIERS

L'EUROPÉEN
HEBDOMADAIRE
Directeur politique : Etienne Fougère.
Fondateur-Administrateur-délégué
F.-H. TUROT
RÉDACTION, ADMINISTRATION
6, *rue de Messine, Paris* (8e)
Téléphone : Carnot 49-70

SIR SAMUEL HOARE



Par ordre de ses médecins, sir Samuel Hoare doit aller faire une cure de repos en Suisse. A son passage à Paris, demain samedi, le chef du Foreign Office rencontrera M. Pierre Laval avec qui il aura un important entretien. Entre les deux hommes d'Etat il sera évidemment question du conflit italo-éthiopien et d'un projet d'accord pouvant y mettre fin. Ne dit-on pas que, si les conversations actuellement en train, évoluent favorablement, les gouvernements de Londres et de Paris pourraient, dès la semaine prochaine, se trouver en mesure de communiquer à celui de Rome d'utiles bases de négociations ?

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER

ALMANACH DE GOTHA 1935 : FR. 135

STIELER, ATLAS UNIVERSEL
Édition du Centenaire FR. 300

MÉTHODES GASPEY - SAUER
(toutes langues)

HOTEL CLARIDGE
CHAMPS-ÉLYSÉES
l'hôtel le plus luxueux de Paris

CIRAGE - CRÈME
LION NOIR
LE PLUS ÉCONOMIQUE

L'EUROPÉEN
HEBDOMADAIRE

DIRECTION GENERALE
ADMINISTRATION — REDACTION
PUBLICITE
6, rue de Messine, Paris-8e.
Téléphone : CARNOT 49-70
Chèques postaux : PARIS 1337-75

Directeur politique : Etienne Fougère.
Fondateur-Administrateur-délégué
F.-H. TUROT

PRIX : 0 fr. 75
paraissant tous les vendredis

PRIX DE L'ABONNEMENT

	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies ..	35. »	20. »	12. »
Étr. (Aff. réduit). .	85. »	45. »	30. »
— Autres pays	100. »	55. »	35. »

On s'abonne à « l'Européen » :

En *Belgique*, à l'Agence Star, 22, rue de la Paille, à Bruxelles.

En *Suisse*, à la Chambre de Commerce française, à Lausanne.

En *Italie*, S. A. Italo Francese Transalp. 26, Piazza di Pietra, Roma (101).

Les abonnts commencent le 1er ou 15 du mois mais sont servis dès réception de la demande.

Frais de changement d'adresse : 1 fr. 50

Pour toute modification d'adresse et renouvellement d'abonnement joindre la bande d'envoi.

L'EUROPÉEN
est en vente à Paris dans les principaux kiosques et chez les libraires suivants :

GALIGNANI
224, *rue de Rivoli*

LE SOUDIER
174, *boulevard Saint-Germain*

LIBRAIRIE DE L'ELYSEE
100, *Faubourg Saint-Honoré*

LIBRAIRIE CONTINENTALE
3, *rue de Castiglione*

ARTS ET LIVRES
60, rue de Courcelles Paris (VIIIe).

ABONNEMENT-SERVICE

Plusieurs de nos lecteurs ont bien voulu nous signaler que *L'Européen* n'était pas en vente dans tous les kiosques de journaux.

Nous étendrons progressivement notre rayon de vente, mais afin de permettre aux personnes qui s'abonneraient volontiers de se faire une opinion sur *L'Européen*, nous avons créé « l'abonnement-service » de 1 mois, 2 mois ou 3 mois.

Son prix de revient est égal au prix d'achat au numéro et nos lecteurs pourront s'en acquitter en joignant simplement des timbres-poste à leur lettre.

Pour recevoir *L'Européen* :
Pendant 1 mois (4 numéros) : 3 fr.
Pendant 2 mois (8 numéros) : 6 fr.
Pendant 3 mois (12 numéros) : 9 fr
(En timbres-poste)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE CŒUR COMPLICE

Sous ce titre, M. Daniel-Rops vient de réunir en un volume (1) quatre importantes nouvelles qui, très différentes par leur sujet, ont cependant une unité d'inspiration.

D'une façon plus ramassée, et par cela même plus intense que dans ses deux grands romans : *L'Ame obscure* et *Mort, où est ta victoire ?* M. Daniel-Rops continue d'étudier cette inquiétude contemporaine, dont il n'est peut-être pas le seul à avoir décrit les manifestations, mais dont il est le plus perspicace à déceler et le plus acharné à approfondir les causes.

On croit avoir expliqué cette inquiétude, lorsqu'on a parlé des réactions provoquées par les souffrances de la plus terrible des guerres, par le renversement des valeurs, par l'abolition des anciennes classes sociales qui en sont la conséquence. Depuis quelques années surtout, on essaie d'en faire le résultat de la plus dure des crises économiques.

Il serait vain de nier que ces causes n'aient pas joué pour porter à son point d'extrême acuité le trouble des esprits et l'angoisse des consciences, mais elles n'auraient pas eu de tels effets si ces consciences et ces esprits ne s'étaient déjà trouvés en état de moindre résistance, n'avaient été affectés de la plus grave atonie.

Les contemporains n'ont pas de résistance morale parce qu'ils n'ont plus de spiritualité. Ils ne savent plus ce qu'est la méditation, et encore moins l'examen de conscience. Tous les progrès de la civilisation moderne tendent à les faire sortir d'eux-mêmes, à les éparpiller à travers le monde, à leur faire oublier qu'ils sont des personnes, et que ces personnes ont des devoirs qui correspondent à chacun de leurs droits.

Les découvertes scientifiques ont livré à l'homme toute la terre ; et, quand il l'a possédée, il a été obligé de dire, comme M. Paul Morand : rien que la terre. Il a été lancé à la poursuite des biens matériels ; et il a été oublié qu'il y a aussi des biens de l'âme, et que ceux-ci sont essentiels.

S'il ne dépend pas de nous d'acquérir les premiers, il ne dépend en revanche de nous et de nous seuls de faire naître et de posséder les seconds. La privation de ceux-là nous irrite, mais l'absence de ceux-ci nous alarme et nous angoisse. Mais nous ne nous rendons pas compte de la nature de cette angoisse. Des regards clairvoyants l'aperçoivent. M. Daniel-Rops, qui la voit, s'efforce aussi de nous la faire voir.

Il veut nous rapprendre à nous connaître, à ne plus ruser avec nous-même, à convenir qu'il est des lois morales auxquelles on ne peut désobéir sans risque, et même de ces lois non écrites dont parlait Antigone, dans la tragédie de Sophocle ; et la transgression de ces lois ne reste jamais dans l'âme sans impunité.

C'est la pensée profonde que nous retrouvons dans les quatre nouvelles de M. Daniel-Rops. La première, intitulée *Sévéra*, nous montre un homme atteint du plus haut orgueil intellectuel, qui a cru ignorer la vie, et remplacer son expérience par les cadres logiques d'une pensée qui veut se suffire à elle-même.

Mais, comme Robert Greslou, le jeune philosophe, héros du *Disciple*, de M. Paul Bourget, pousse au suicide Charlotte de Jussat, la jeune fille dont il s'est fait aimer, le héros de M. Daniel-Rops pousse, non pas consciemment ni réellement, mais moralement au crime la femme à laquelle il est lié. Mais justement ce crime éveille la conscience de sa responsabilité et fait naître son remords, principe de son expiation et de sa régénération.

La seconde nouvelle, *Euménide enchaînée*, nous montre que dans le cœur de chacun de nous, même les plus droits en apparence, et ceux dont la conduite est la plus régulière, il peut y avoir des démons qui sommeillent, toujours prêts à se réveiller, des Euménides mal enchaînées qui conseillent la vengeance ; et qu'on peut être criminel d'intention, sans jamais commettre le moindre crime. C'est ce qui arrive à Jeanne, l'héroïne de M. Daniel-Rops. Mais, elle parvient à dépister la tentation et à la vaincre. Elle lui est même prétexte à une noble action.

Ce même souci moral, cette même conscience toujours alertée, se trouvent dans les personnages des deux autres nouvelles : *l'Eau malade* et *Colin Maillard*. Eux aussi sont tentés de céder à la fascination du mal.

Le cœur est son complice : et il cache les pires faiblesses sous le travesti de sentiments plus généreux.

Le problème du mal qui hante M. Daniel-Rops est posé par lui sous un aspect différent, mais également angoissant, dans chacun de ses ouvrages. C'est cela qui leur donne un écho si profond et si prolongé dans nos âmes, indépendamment du plaisir littéraire dont ils sont causes pour nos esprits.

LES ÉTANGS DE LA DOUBLE

La vie intérieure, l'examen de conscience sont de pratique ordinaire chez Mme Genevieve Fauconnier.

Claude, son roman qui obtint le prix Femina en 1933, attestait chez son auteur, non seulement une perspicacité psychologique, une puissance de rêve, un don de poésie peu communs, mais surtout un goût pour l'analyse morale, une propension au scrupule de l'âme, une activité de la vie spirituelle dont notre temps semble perdre jusqu'au souvenir.

Dans son nouveau livre : *Les Etangs de la Double* (2) Mme Geneviève Fauconnier affirme tous ces caractères de son talent et présente une œuvre plus pathétique et mieux réussie encore que la précédente. La composition en est, en effet, plus habile et plus serrée. La progression des péripéties du drame y est mieux ménagée ; la peinture des personnages a plus d'intensité et de dessous. Plus de poésie et plus de mystère enveloppent comme un halo une réalité exactement et minutieusement observée. Le style lui-même est à la fois plus souple et plus solide ; il y a quelque chose de plus savant, de mieux orchestré et de plus évocateur dans sa musique. Elle a des résonances qui viennent du plus secret de l'être et qui vont à l'être le plus secret.

L'héroïne, Edmée Sambre, est une jeune fille qui, par la force et la continuité de ses songes, se fait un univers où nul ne pénètre qu'elle. Elle en est la souveraine ; et c'est pour elle la réalité véritable dont le monde extérieur n'est que le reflet. La nature, au milieu de laquelle elle vit, les bois, les landes et les eaux prennent l'aspect de sa rêverie ; les humains sont tels qu'elle les voit et qu'elle les juge ; les événements se sont produits ou se produisent tels que les a suscités sa pensée.

Or, Edmée découvre dans les papiers d'un vieux médecin, le docteur Joconde, le récit d'une histoire terrible qui lui est arrivée. En 1856, une nuit de juin, il est réveillé et emmené par un inconnu pour un accouchement. Celui-ci le conduit dans un bois, près des étangs de la Double, où gît, en mal d'enfant, une jeune femme dont le visage est voilé. Le médecin fait son office, l'enfant naît : mais l'inconnu aussitôt lui écrase la tête contre un tronc d'arbre, tandis qu'il fait reconduire par son domestique le docteur chez lui. Celui-ci, tenu par le secret professionnel, ne peut faire autre chose que de déclarer à la mairie qu'il a mis au monde un enfant vivant.

Cette histoire mystérieuse, par hasard découverte dans les papiers d'un médecin disparu, hante l'esprit d'Edmée Sambre. Il y a derrière une terrible tragédie familiale qu'elle se met à reconstituer par l'imagination.

A partir de ce moment, elle va vivre d'une existence double. D'une part son existence réelle de jeune fille de province, avec son frère, ses parents, ses amis, qui nous sont présentés avec un art très sûr et dont les aventures nous sont contées dans un attachant récit. D'autre part une existence imaginaire, dans le passé, au temps des crinolines et des premiers chemins de fer, dans la période brillante du Second Empire, avec les protagonistes du drame qui s'est passé près des étangs de la Double, en juin 1856.

Qui étaient ces protagonistes ? A la suite de quelles intrigues d'amour, pour cacher quelle faute et en faire disparaître le fruit, la chose horrible a-t-elle eu lieu, la nuit, dans la forêt ?

L'imagination d'Edmée travaille. Elle commence par se dire que tout ce qu'elle imagine n'est que pure invention, ou jeu de son esprit, sans aucune chance que cela concorde avec la réalité. Puis, peu à peu, elle a l'intuition que ses rêveries correspondent avec la réalité, que les acteurs du drame furent les parents de personnes qui vivent actuellement dans le voisinage, et que certains même peuvent encore exister.

Et alors ses deux existences, l'imaginaire et la réelle arrivent à se rapprocher, assez rapidement à se confondre. Les personnes chez qui elle fréquente sont précisément celles qui ont des rapports plus ou moins étroits avec les personnages de la tragédie de 1856. Le rêve et la réalité n'ont plus de ligne de démarcation. C'est l'immense domaine du possible qui s'ouvre devant nous.

Mme Geneviève Fauconnier nous a fait assister à la reconstitution d'un terrible drame de famille par les songes et les hypothèses d'une jeune fille qui a autant de sensibilité que d'imagination ; et elle en a développé les sombres péripéties dans le charme mélancolique des bois de la Double, aux confins de la Saintonge et du Périgord.

De ce drame, elle a su, en outre, dégager la signification morale, la notion de la responsabilité; si bien, comme le dit quelque part son héroïne, que la véritable histoire commence à l'instant même où son récit est terminé.

(1) Plon.
(2) Stock.

L'UNANIMISME

L'art du roman, quand il a cette dignité et ces résonances, est d'une noblesse et d'une importance qui intéressent les théoriciens de la littérature.

Il était donc naturel qu'un historien des idées, comme M. André Cuisenier, ait consacré à *Jules Romains et l'Unanimisme* (1), un essai subtil et souvent profond. Comme c'est dans ses premières œuvres surtout que Jules Romains s'est appliqué à réaliser ses théories par des poèmes, des romans, ou des pièces de théâtre, ce sont ces œuvres-là que M. Cuisenier étudie le plus longuement. Il s'arrête au vaste roman de son auteur qu'il se propose d'analyser dans un autre travail.

Dès le moment où il fit partie du groupe de l'Abbaye, le poète de *La Vie unanime* professa que l'époque de l'individualisme était révolue, que nous entrions dans l'époque de la civilisation des masses, des préoccupations sociales et dse sentiments de classe ou de nation. L'écrivain ne doit donc plus se replier sur lui-même, absorber l'univers dans son propre esprit, le créer de nouveau à son image particulière et pour sa seule convenance. Il doit, au contraire, pour l'exalter et le chanter, découvrir en lui ce qui le rattache aux autres hommes, les idées et les aspirations qui leur sont communes. Loin de s'abstraire de la foule, il faut qu'il se plonge en elle, qu'il se fasse porter par son courant et pénétrer de sa chaleur.

L'Ame des hommes ; A la Foule qui est ici ; Un être en marche : tels sont les titres de ses premières œuvres. Et ces titres disent assez quelle en est l'inspiration. L'écrivain veut saisir la vie dans l'instant même où elle s'élabore, dans l'unanimité quotidienne de la foule qu'il suit et à laquelle il participe intimement. C'est son unité secrète qu'il essaie ainsi de recomposer.

L'action de l'artiste, de l'écrivain sur les foules, l'influence de sa pensée sur les différentes couches sociales, M. Jules Romains y croit avec force ; et c'est cette action, c'est cette influence qu'il semble toujours se proposer en écrivant.

De plus, dans la première manière, la manière unanimiste de M. Jules Romains, l'image joue un rôle nouveau. Elle n'est pas une parure des êtres ou des choses, ou leur allégorie. Elle ne les entoure pas d'une couleur, d'une musique, d'un parfum surajoutés, l'image est pour lui l'expression même de sa propre action sur ces êtres et sur ces choses ; elle est la forme de l'émotion ou de l'idée qu'il en reçoit. Ainsi son imagination littéraire ne s'exerce-t-elle pas sur le détail des objets et des événements. Elle veut les rendre dans leur ensemble et leur plénitude, en leur restituant leur volume et leur position dans l'espace. Elle veut amener l'univers par masses et par groupes ; et elle y réussit avec originalité.

M. André Cuisenier nous fait ensuite observer que l'unanimisme a donné, non seulement aux écrivains, mais à toute personne qui réfléchit une vision cosmique du monde, une notion d'ensemble de l'humanité, et, d'une manière plus particulière, une aptitude à saisir et à admirer les paysages urbains, avec leurs blocs compacts et leurs foules, avec ce que M. Jules Romains appelle les *êtres en marche*. L'unanimisme donnerait donc du monde moderne une connaissance plus vraie, plus profonde, permettrait d'en profiter davantage, de mieux s'y adapter, d'en jouir plus complètement de corps et d'esprit.

A vrai dire, M. Jules Romains, même dans les œuvres de sa première période, n'a jamais été complètement unanimiste. En effet, dans ses romans et dans ses pièces de théâtre, ce ne sont pas des êtres collectifs, mais des individus qu'il met en scène. Il sait bien que seules les personnes ont une vie réelle, ou du moins une vie qui intéresse le lecteur ou le spectateur. Il a toujours été trop artiste, trop romancier, trop homme de théâtre, pour sacrifier à sa doctrine les lois éternelles du roman et du drame. Lui qui écrit les ouvrages les plus vivants et les plus humains, il dépasse par là même ses théories. Il faut à de tels ouvrages, tout ce qu'il y a de libre, d'unique, de spontané, dans la vie et dans l'humanité dont ils fixent et immortalisent les créations.

ANDRE DELACOUR.

(1) Flammarion.

UNE SOIRÉE D'ESCRIME

Sous la présidence de trois ministres, dont le très sportif François Piétri, et d'Armand Massard, la « Fédération nationale d'Escrime » nous a présenté le grand match : France-Belgique.

Chambrée très élégante, les habits noirs voisinent avec les uniformes et les épaules nues ; çà et là s'échangent compliments, potins, bavardages.

L'orchestre s'anime : « Brabançonne »... « Marseillaise », et, sur le tremplin, les équipes adverses se présentent.

D'un côté « les brassards endeuillés », d'un chic très militaire ; un bref compliment accompagne leur salut. Les nôtres répondent entre leurs dents d'un predouillement incompréhensible, esquissant de l'arme un très vague salut, et tous se retirent.

Un premier combat à l'épée : chaque homme est attaché à hauteur des reins par un fil électrique qui s'allonge ou se raccourcit à chaque pas, happé par l'embobineur (on pense irrésistiblement à de jeunes chiens tirant sur leur laisse), un dispositif ingénieux relie chaque épée à la « boîte arbitre » que surmontent deux ampoules lumineuses, une blanche et une rouge ; lorsqu'une arme a touché, la lampe s'éclaire ; aucune protestation possible ! Mais, de temps en temps, un fil se déplace... les « bougies-témoins » refusent leurs services; on vérifie, on remet le contact... Allez, messieurs ! ! Et la lutte continue, coupée de petits cris... ce sont les masques qui s'excitent eux-mêmes au combat !

Six touches à l'un, cinq à l'autre ; au public, petit salut protecteur de l'épée, on a envie de baisser la tête comme pour une bénédiction... et ces messieurs se sauvent vers la bienfaisante friction.

Le speaker annonce « un combat au sabre ». Cette fois, on a laissé les adversaires en liberté, ils sont tous deux « champion international », le public est haletant d'espoir.

Sur les planches, les deux hommes ferraillent avec précaution ; il ne faudrait pas, par une ardeur brouillonne, compromettre des titres laborieusement acquis... on fait beaucoup de bruit... l'un des combattants glisse même dans la salle, mais rebondit à l'instant sur la piste... en garde ! ! Et les minutes passent. Un arbitre consulte sa montre, on recommence... match nul... félicitations ! !

Un petit lieutenant lorgne la sortie ; des jeunes femmes se pâment en suivant les gestes de leurs favoris ; un groupe de professeurs discute « points, touches et fautes » ; quelques jeunes gens, « espoirs universitaires », songent aux prochains tournois.

Un vieux général explique à sa voisine que les « armes » étant de tous les sports le plus traditionnaliste, il est bien regrettable de n'y pas voir jalousement conservées les vieilles et nobles coutumes naguère transmises par les « maîtres ». Il évoque le geste classique de la main haute et molle, le large salut du fleuret ou de l'épée...

« Je sais bien, ajoute-t-il, il y a la vieille querelle du « fleuret-feu » et de « l'épée-combat », mais l'élégance, la tenue, avaient aussi leur charme. »

M. ANDRAL.

WILLIAM GWIN ET SON THÉATRE AMBULANT

Comme elle est touchante, cette délicate charité qui se penche avec un sourire sur l'enfance douloureuse et dénuée, pour lui apporter un peu de joie. On sait que les artistes ont une âme généreuse : beaucoup s'en vont dans les hôpitaux, dans les orphelinats offrir des spectacles aux enfants trop recrus de misère, dont les peines, après l'apparition féerique, se trouvent miraculeusement allégées.

« Apparition », c'est cela, en effet, et combien éphémère ! Spectacle radieux qui, pour une heure seulement, chasse les ombres grises et ne reviendra peut-être jamais.

Grâce à M. William Gwin, l'heure joyeuse reviendra. En sa Californie, glorieusement ensoleillée, il a songé aux enfants des mornes faubourgs d'Europe et il a fondé pour eux un théâtre ambulant dont il est à la fois le directeur et l'un des interprètes les plus spirituels. Après avoir semé ses chansons, ses danses, et toute la poésie de ses féeries dans les quartiers pauvres de Londres, il est venu à Paris et c'est maintenant au tour des petits Français de la zone d'applaudir ses spectacles.

Il faut beaucoup de psychologie et de la plus fine pour comprendre l'âme des enfants, pour inventer, non seulement ce qui les amusera, les fera rire, mais aussi ce qui les touchera. Pour cela, il faut surtout une belle âme. M. William Gwin a parfaitement réussi, parce qu'une sensibilité de poète vient en aide à la générosité de son cœur.

Le cinéma, qui aurait tant de possibilités en ce domaine, n'a rien fait encore ou presque, et il vaut mieux ne point parler de ses fâcheuses initiatives. Aussi convient-il de louer M. Gwin d'avoir banni le film de ses programmes et de les avoir entièrement composés en véritable théâtre pour enfants. Il fait revivre nos vieilles légendes, nos vieilles chansons françaises, celles qui ont bercé tous nos rêves puérils, et préservé, en les enchantant, nos premières années du contact malsain des réalités vulgaires et brutales.

La seule chose qui manque à la belle œuvre de William Gwin, c'est l'argent. Les frais, si réduits qu'ils soient, ont pourtant leurs exigences. Il faut payer les costumes, les décors, et... la location des salles. Car, si incroyable que cela puisse paraître, les mairies de la zone ne donnent rien gratuitement quand il ne s'agit pas de meetings plus ou moins monstres.

Donc, il faut de l'argent. Et c'est pour en trouver que l'on donnait jeudi une représentation payante dans le riche quartier de Monceau (et, cette fois, dans une salle gracieusement prêtée).

En un décor très simple, tour à tour ingénieusement varié par une draperie, un accessoire dû au talent de Jean Janin, nous avons vu danser des nègres, un Mexicain dans un costume authentique ; des Alsaciens ont chanté les mérites du kirsch, des automates en chair et en os ont parfaitement rythmé leurs pas saccadés...

P. M.

Ceux de nos lecteurs qui s'intéresseraient à cette œuvre qui, avec une troupe de quatorze artistes et des moyens restreints, toucha plus de 30.000 enfants l'année dernière, pourront recueillir tous renseignements utiles auprès de M. William Gwin, 16, rue Denfert-Rochereau.

Images

POMPÉI

Dès notre descente du train, c'est une impression exquise de calme ! Le bruit est agréable pour goûter le silence, et Naples nous fait mieux aimer Pompéi.

Nous prenons une allée pleine d'ombre; un air frais et pur nous vient des arbres, délicieuse revanche de la Nature accueillante.

Mais dans les ruines de la ville morte, quelle chaleur sous ce soleil de feu qui tombe sur les vieilles pierres rôties tous les jours, toute la journée ! Les lézards abondent sur ces débris de murs calcinés; notre ombre les fait fuir, rapides et craintifs. Nous sommes seuls, ou presque, enfin débarrassés des guides tenaces, et nous avançons doucement dans ces rues désertes, au milieu de temples sans toit aux colonnes seules debout. Nos pas résonnent avec un écho discret soulevant une poussière toute imprégnée de silence et de soleil.

De-ci, de-là, un cyprès verdoyant monte sa garde au pied de piliers décapités; des tronçons de colonnes gisent quasi délaissés près de vieilles fontaines desséchées; dans le *Forum* désert, nul orateur n'affronte la foule; la *maison du Boulanger*, muette, montre ses meules arrêtées, ses fours éteints; et, seules, les petits cariatides des *Thermes de Stabia* voilées de poussière, nous accueillent sous la voûte des Bains.

La vie n'est plus dans les villas célèbres précédées du jardinet en fleurs où l'on voit l'inconstant papillon voltiger; vide est leur atrium de marbre, autour duquel le lierre serpente, avant de s'effeuiller dans le bassin où chante un jet d'eau roulant des perles claires dans la vasque.

Au seuil de la *Villa des Vetii* nous avons scrupule d'avancer dans la solitude de ces décors abandonnés, parmi les vestiges du passé qu'offense notre indiscrétion barbare.

Nous évoquons la vie quiète et voluptueuse de belles patriciennes, entourées d'éphèbes parfumés, à qui de jeunes esclaves versaient, dans des coupes au galbe pur, un vin de Falerne venant d'antiques amphores d'argile... Alors qu'un destin impitoyable allait subitement éteindre leurs yeux innocents où se réfugiait la pureté du ciel, et clore à jamais leur bouche confiante d'où s'exhalait la voix humaine et le rythme sacré de la vie...

PAUL LEGRAND.